



Quelques mentalités « congolaises » obstacles au développement

Achille KATIKA MANDALA

Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo

achillekatika8@gmail.com

Résumé : cette étude est une réflexion menée sur base des observations sur le rôle négatif de quelques mentalités sur le développement. Tout pays qui veut réussir un programme de développement doit travailler avec des gens qui ont des mentalités positives. Changer des mentalités négatives est un préalable au progrès social et au développement intégral. L'histoire nous apprend que les pays développés ont commencé d'abord par changer les mentalités négatives de leur peuple. Cette étude met donc en exergue certaines mentalités dites congolaises qui freinent aussi bien le développement personnel que collectif.

Mots-clés : mentalités congolaises, obstacles, développement

Abstract: This study is a reflection conducted on base of observations we made on the negative impact of some Congolese mentalities on the development. Any country which wants to succeed must first think about the mentality of its people. We can only succeed with a people with a positive mentality. Changing negative attitudes is a prerequisite for social progress and Integral development. History shows that all developed countries began first to change the negative mentality of their people. This study shows some Congolese mentalities which hinder personal and collective development.

Keywords: Congolese mentalities, obstacles, development

Introduction

Avant toute chose, nous avons voulu d'abord préciser que lorsque nous parlons des « mentalités congolaises », cela ne signifie pas que ces mentalités sont l'apanage des congolais seuls, elles peuvent être observées aussi dans d'autres pays du monde. Nous les qualifions des « mentalités congolaises » car notre observation s'est limitée dans les milieux et contexte congolais uniquement. Deuxièmement, cela ne veut pas non plus dire que tous les congolais ont toutes ces mentalités, car il y en a qui en sont exempts. Néanmoins, on trouve ces mentalités dans la plupart des couches sociales de la société congolaise.

Pour mieux cerner notre pensée, il est aussi important d'expliquer aux lecteurs de cette étude ce qu'on entend par mentalité d'abord et ce qu'on entend par développement ensuite. Larousse (2012) comme l'ensemble des habitudes intellectuelles, des croyances, des comportements caractéristiques d'un certain groupe humain forment la mentalité de ce groupe. Pour Bergson (1932), la mentalité est un ensemble des manières habituelles de penser et de croire, des dispositions psychiques et morales caractéristiques d'une collectivité et

communes à chacun de ses membres. On parle de Mentalité d'un milieu, d'une époque; mentalité archaïque, mentalité enfantine, mentalité primitive, mentalité positive et négative. Dans cette étude, nous avons parlé uniquement des mentalités négatives et positives

Toute nation ou toute société qui veut réussir son développement doit d'abord penser à la mentalité de son peuple. Qu'il s'agisse du développement personnel, collectif ou national, on ne peut réussir que lorsqu'on possède une mentalité positive. Les mentalités négatives doivent être bannies pour tout pays ou toute société qui veut assurer le progrès social de son peuple. Le changement des mentalités négatives est donc un préalable au progrès social et au développement intégral. Les antivaleurs ne corrompent pas seulement les mœurs mais elles freinent surtout le progrès social. L'histoire du monde nous apprend que la plupart des pays développés avaient commencé d'abord à « purifier » la mentalité de l'homme des antivaleurs et à former leur état d'esprit, leur caractère.

L'éducation américaine se préoccupe surtout de créer des habitudes mentales de l'élève, à former son esprit d'observation, son jugement et sa volonté. Les pays qui ont compris l'importance du savoir-être et du savoir-faire investissent surtout à éduquer l'esprit et le caractère, car les hommes sont beaucoup plus guidés par leur caractère que par leur intelligence. Lorsque le caractère a été éduqué ainsi que l'intelligence, l'homme possède un capital mental fort supérieur à tous les capitaux matériels. Les événements peuvent, en effet, détruire ces derniers, mais ils n'entament pas le capital mental

La République Démocratique du Congo incarne beaucoup de mentalités qu'on peut qualifier d'antivaleurs dont l'éradication constitue un préalable pour l'amélioration du niveau de vie des populations. Sans cela, tous les programmes et actions de développement initiés par l'Etat ou par ses partenaires techniques ou financiers, même avec l'appui du plus grand expert du monde, auront du mal à atteindre ses objectifs.

D'aucun se demande pourquoi la République Démocratique du Congo, malgré toutes les richesses naturelles (du sol et sous-sol), le pays n'arrive pas à décoller et pire encore, figure parmi les 26 pays les plus pauvres du monde. Au Congo Kinshasa, le boom du cuivre et du cobalt des années 1970 n'a pas non plus fait décoller le pays devenu entre-temps le Zaïre de Mobutu, qui s'est lancé dans un plan catastrophique de construction des éléphants blancs improductifs.

La notion du « développement » est celle de plus controversées qui soient. On l'a souvent attribuée aux aspects économiques. Sous cet angle, les économistes guidés par le capitalisme ont tout fait de distinguer les pays dits développés de ceux dits « sous-développés » ou « en voie de développement ». Les premiers sont ceux qui justifient selon cette optique, d'un certain degré élevé

de croissance économique et technologique, en termes de production capitaliste de commerce, d'industrialisation et d'accumulation du capital. Les seconds seraient dépourvus de ces avantages, parce que leurs modes de production seraient communautaires et primitifs, tributaires et villageois, voués à la subsistance ou au troc.

De ce fait, la notion de développement a été apparentée à celle de l'accumulation plus ou moins lente, mais continue de richesse dans le souci du mieux-être c.-à-d. de l'amélioration de la condition humaine. Cette condition humaine se trouverait dans une dialectique, dont la première étape serait celle du travail, de la production et de l'accumulation. La seconde étape serait celle de la jouissance et de la consommation.

Beaucoup des stratégies qui ont bien fonctionné ailleurs, échouent en République Démocratique du Congo. Cet état des choses nous a poussés à nous questionner sur la responsabilité collective du facteur humain. Depuis l'époque où nous étions étudiants jusqu'à présent, nous avons participé à plusieurs enquêtes sur les causes de la pauvreté en RDC. Il ressort de toutes ces enquêtes que plusieurs facteurs ont été identifiés entre autres le facteur humain. Dans le facteur humain, on peut trouver plusieurs aspects également mais c'est la mentalité qui a retenu notre attention, raison pour laquelle nous en avons fait l'objet de cette réflexion. Nous ne parlons pas de mentalités enfantines et primitives dans cet article mais plutôt des mentalités positives et négatives. Les mentalités négatives sont celles qui sont érigées en obstacles du développement et qu'il faut abandonner en adoptant des mentalités positives. Elles sont nombreuses. Nous n'allons pas aborder la mauvaise gouvernance que nous lassions à d'autres chercheurs politologues, sociologues, juristes, etc. Nous nous arrêtons à une liste non exhaustive de quelques mentalités que nous avons observées dans nos milieux sous le regard d'un chercheur relevant de la psychologie sociale.

1- Méthodes de la recherche

Dans une étude scientifique, il est toujours nécessaire de circonscrire à l'intention des lecteurs, la démarche métrologique suivie pour récolter les données de la recherche. Dans le cadre de cette étude, nous avons utilisé l'observation participante ou la méthode participative. En effet, dans l'approche de l'observation participante à la quelle recourt abondamment actuellement beaucoup des chercheurs en sciences sociales, le chercheur décide intentionnellement de vivre avec les sujets qu'il veut observer. Il participe avec ces derniers à leurs activités et s'intègre complètement à leur vie. Après un certain temps d'intégration et d'acceptation par le groupe, il devient facile au

chercheur de commencer ses observations d'abord discrètement et ensuite parfois ouvertement sous forme des causeries ou d'interviews de groupe. En ce qui nous concerne, nous avons fait nos observations dans 7 provinces (Haut-Katanga, Kwilu, Kwango, Kongo Central, Nord-Kivu, Sud-Kivu, Kasai et la ville-province de Kinshasa) sur les 26 que dispose la République Démocratique du Congo. Nous avons fait notre observation aussi bien dans des milieux ruraux (villages) que dans des milieux urbains (villes). Nous observé dans les églises, les milieux associatifs, sportifs, politiques, estudiantins, les hommes et les femmes. Parfois nous avons profité de nos voyages de services pour effectuer notre observation. Depuis que nous avons eu l'idée de mener, la période d'observation a duré presque trois ans. Le fait que nous soyons nous même congolais était un avantage dans la mesure où il y a des choses que nous avons vécues directement ou que nous voyons tous les jours dans notre entourage immédiat. Il convient de noter que l'observation participante est considérée parfois comme méthode parfois comme technique de récolte des données.

Il convient également de faire remarquer que dans cette réflexion, nous avons adopté une approche qualitative et descriptive plutôt que quantitative.

2. Description des mentalités observées

2.1. La croyance aux fétiches

Il faut entendre par croyances, certaines opinions qui, sans être religieuses, ont le caractère d'une conviction intime. Katika Mandala (2017) affirme que dans la société congolaise, à l'instar d'autres sociétés africaines, les gens ont tendance à penser que leurs malheurs, leurs souffrances ; leurs échecs ou leurs problèmes proviennent des autres, des forces du mal, des événements extérieurs. Par ailleurs, lorsque quelqu'un réussit dans la vie (en termes d'aisance de vie et /ou d'intelligence), tout devient suspect : il a des fétiches, il pratique des sciences occultes, etc. ces deux tendances ont fait l'objet des études en psychologie et ont donné lieu à ce qu'on appelle la théorie d'attribution.

Rotter (1954) estime que les individus diffèrent dans leurs appréciations et leurs croyances sur ce qui détermine leur réussite dans une activité particulière, ce qui leur arrive dans un contexte donné ou plus généralement, ce qui influence le cours de leur vie. Les personnes croyant que leur performance ou leur sort dépend surtout d'eux-mêmes ont un locus de contrôle dit interne, celles persuadées du contraire (c'est-à-dire que l'issue est avant tout déterminée par des facteurs extérieurs, hors de leur influence) ont un locus ou un lieu de contrôle externe.

Pour la plupart des congolais, le succès n'est jamais le fait du hasard. Pour avoir du succès, il faut tremper dans les fétiches ou les sciences occultes. Il y a

même des professions qui sont stéréotypées comme appartenant à cette catégorie des gens pratiquant les sciences occultes. Les professions comme celles de professeur d'université, d'avocat, magistrat, médecin, d'entrepreneur, artiste musicien, footballeur et autres sont souvent indexés. Lorsqu'une personne est élevée en dignité, ou qu'on a des affaires fluorescentes, on pense que c'est toujours grâce aux fétiches que la personne est devenue ce qu'elle est. On entend souvent dire : « n'enviez pas ces gens qui roulent dans des très belles voitures et qui ont des belles maisons, ils sont dans des sciences occultes ou ont des fétiches ». Cette croyance aux fétiches a un impact négatif dans la mesure où les gens pensent que pour devenir riche, il faut avoir des fétiches alors que la richesse vient par le travail. Cette croyance joue sur l'état psychologique de perte du sentiment d'autonomie. L'individu se considère désormais comme l'instrument des forces surnaturelles ou de la volonté d'autrui et non responsables de ses actes. Avec des telles croyances, il sera difficile que l'individu s'implique davantage pour son développement personnel ou collectif parce que pour lui, quoi qu'il fasse, s'il n'a pas des fétiches, il ne pourra jamais changer sa situation et pourrait se contenter d'une vie misérable. Cette croyance lorsqu'elle est ancrée dans la culture, elle démobilise les efforts individuels et collectifs de développement car l'individu perçoit sa performance ou son échec comme échappant totalement à son contrôle.

2.2. La mentalité négationniste et celle du bouc émissaire

Nous avons observé dans la plupart des milieux, une certaine tendance à nier ses responsabilités et à trouver un bouc-émissaire lorsqu'il y a un problème. Un bouc émissaire est un individu, un groupe, une organisation, etc., choisi(e) pour endosser une responsabilité ou une faute pour laquelle il/elle est, totalement ou partiellement, innocent(e). Le phénomène du bouc émissaire peut émaner de motivations multiples, délibérées (telles que l'évasion de responsabilité) ou inconscientes (telles que des mécanismes de défense internes), autrement dit c'est une victime expiatoire. Il y a moins des gens dans les milieux congolais que nous avons observés, qui sont prêts à assumer leur responsabilité lorsque quelque chose ne marche pas. Cette mentalité a été observée aussi bien dans les milieux politiques, ecclésiastiques, sociaux qu'intellectuels.

Le progrès d'une société, estime Elmoussaoui (2006), dépend des proportions respectives de deux catégories d'individus : la société sera plus développée d'autant plus que ses membres ont un lieu de contrôle interne élevé et vice versa. Pour cet auteur, le lieu de contrôle externe se traduit par plusieurs comportements dont deux sont significatifs dans les pays sous-développés : la négation des fautes quand survient un problème ou un dysfonctionnement et la

non prise de conscience qui empêche tout processus de changement. Moins les individus sont conscients de leur responsabilité individuelle dans leurs succès et leurs échecs, moins ils se sentiront concernés et seront donc moins disposés à fournir des efforts, à faire des sacrifices nécessaires au bon fonctionnement du processus de reconstruction, de changement et de développement tant attendu.

Lorsqu'il y a un problème, au lieu d'assumer ses responsabilités, on cherche à trouver un bouc émissaire c.-à-d. une raison externe à soi-même.

2.3. *La banalisation de la pauvreté*

Le développement étant globalement significatif d'un état de bien-être social qui englobe les aspects : économique, financier, matériel, sanitaire, moral voire psychologique, on ne saurait parler de « développement » sans évoquer l'état de « manque ou de privation de ce bien-être » qu'on a coutume d'appeler « la pauvreté ».

La pauvreté n'est pas une fatalité pour les hommes. Et rechercher le bien-être et le progrès économiques (matériels, financiers et sociaux) est une aspiration légitime. Dans la plupart des milieux observés, qu'il s'agisse des milieux ruraux ou urbains, les gens semblent banaliser la pauvreté et à s'en accoutumer. En principe, toute personne devrait avoir une ambition légitime de transformer sa vie, d'améliorer ses conditions de vie. On ne peut pas considérer la pauvreté comme quelque chose de normale avec laquelle on doit s'accoutumer. Pourtant c'est la mentalité observée chez la plupart des congolais. Combien de fois n'avons-nous pas entendu les gens dire : « tozo sala po to luka kaka eloko ya kolia pour vu que mukole eleka ». C'est-à-dire, on se contente juste de trouver quelque chose à manger et la journée va passer. Le fait de considérer la pauvreté comme quelque chose de normale démobilise également les efforts de développement. On doit inculquer aux jeunes et à la population tout entière, une mentalité de considérer la pauvreté comme quelque chose d'anormal contre laquelle il faut absolument lutter par le travail. Ce processus ne vise pas seulement la richesse matérielle et monétaire mais vise surtout l'homme. Donc il est important de former l'homme en tant qu'acteur de développement et ressource pour le développement.

2.4. *L'attentisme et la Dépendance*

Beaucoup des gens ne sont pas conscients de leurs potentialités et ne pensent qu'ils sont capables de transformer leurs milieux. Ils attendent qu'on vienne travailler pour eux au lieu de se mettre au travail. Cette mentalité est observée aussi bien individuellement que collectivement. Dans la plupart de nos quartiers, lorsqu'il y a des petites érosions, au lieu d'intervenir à ce moment, on

attend quand ça devient grand pour aller dire à la Télévision ou à la radio : « Maman Olive, Maman Denise, ou Bakonzi bo talela biso likambo oyo », c'est-à-dire on demande à la première dame ou aux autorités de venir intervenir pour eux alors qu'il était possible avec des petits moyens d'arrêter la situation si on était intervenu au début même avec des petits moyens. Le travail assure l'indépendance et le progrès. Plus grave encore, même les autorités du pays, lorsqu'il y a un problème, au lieu de chercher la solution au pays, recourent auprès des occidentaux (Union Européenne, U.S.A, etc.) pour les aider à trouver des solutions et parfois même juste pour les aider à dialoguer entre congolais. C'est pourquoi lorsqu'il y a insécurité à l'Est, la population s'attaque à la MONUSCO, pensant que la solution devrait venir de cette mission onusienne alors que nous avons un Gouvernement et une armée. La dépendance ici est négative parce que le vrai développement est un développement endogène et non un développement exogène.

2.5. *Le faible esprit et culture d'entreprise*

Certes il y a des congolais qui prospèrent dans leurs affaires, mais dans la plupart des cas, même après avoir amassé beaucoup d'argent, après quelques années, beaucoup des congolais tombent en faillite. Pourtant, la plupart indo-pakistanaïes et des libanais qui tiennent le commerce dans la ville de Kinshasa et à travers le pays viennent sans ressource aucune mais après quelques années, ils deviennent des patrons alors qu'avec les mêmes moyens, le congolais continue à croupir dans la misère et à chercher du travail. Il y a quelques années, vers la décennie 90, il y a eu un phénomène appelé « Bana Lunda » avec des jeunes qui allaient en Angola dans la partie en guerre pour aller exploiter le diamant artisanalement. Certains parmi eux rentraient avec beaucoup d'argent, mais ils utilisaient cet argent pour les femmes, la bière, etc. Actuellement quand vous les voyez, c'est comme s'ils n'ont jamais eu d'argent auparavant.

Un autre exemple est celui de la zaïrianisation. Ce qu'on a appelé zaïrianisation, était en fait la nationalisation des petites et moyennes entreprises et les plantations de cultures pérennes appartenant aux expatriés. Cette décision de la zaïrianisation lourde de conséquences, fut prise lors du discours du Président Mobutu le 30 novembre 1973. La zaïrianisation qui consistait à exproprier le petit commerce et les petites et moyennes entreprises appartenant aux expatriés pour les confier aux congolais (zaïrois de l'époque), était justifiée comme une voie dans la conquête de l'indépendance économique et vers la création d'une classe d'hommes d'affaires nationaux. Comme il fallait s'y attendre, la zaïrianisation a eu des effets désastreux sur l'économie en général et

sur le commerce en particulier car quasi-totalité de ces entreprises étaient tombées en faillite quelques années seulement après.

Si l'esprit d'entreprise est lié au risque calculé que prend l'entrepreneur dans la conception et la mise en forme de son entreprise ; la culture d'entreprise prend naissance quand les membres d'une organisation partagent des connaissances et des théories au fur et à mesure qu'ils découvrent ou mettent au point des manières d'agir. L'esprit d'entreprise est à situer au niveau individuel tandis que la culture d'entreprise est un fait de la société ou de l'organisation. Cet esprit et cette culture d'entreprise est quasiment inexistant en République Démocratique du Congo.

2.6. *La mentalité du paresseux et du jouisseur*

Depuis très longtemps, le congolais d'une certaine époque ne voulait pas travailler en général. A l'époque coloniale, les belges avaient été obligés à utiliser la chicotte pour faire travailler le congolais. En effet, pour impliquer la colonie dans le financement de la première guerre mondiale, le pouvoir colonial fit de l'agriculture traditionnelle une imposition en ce qu'on appela « cultures obligatoires » en 1917. L'obligation alla jusqu'à utiliser la chicotte pour tout récalcitrant qui n'accomplissait pas le nombre d'ares ou de kilogrammes de production exigé. L'incarcération en prison pour refus de cultiver était aussi parmi les méthodes dissuasives et capitalistes. La contrainte dans la récolte de la sève pour caoutchouc fut plus draconienne avec la coupure des bras des « paresseux ». L'effort consistait donc à imposer les impôts en nature, concernant la production des cultures vivrières et d'exportation. Cela concernait également tous les travaux d'intérêt commun pour le monde rural.

La mentalité du congolais d'après l'indépendance n'était pas de nature à favoriser la poursuite de la politique agricole de l'époque coloniale. L'indépendance était pour de nombreux sujets synonymes de la fin des travaux agricoles pour les travaux de bureau ou des travaux de cols blancs. En effet, les méthodes utilisées par le pouvoir colonial, même si elles ont eu pour effet immédiat d'augmenter la production et donc, la croissance économique, mais sur le plan psychologique, ces méthodes de corvée agricole ont eu un effet négatif de considérer le travail agricole comme une punition. A la fin de la colonisation, les gens se sentaient désormais libres de vouloir travailler ou pas. La conséquence a été que beaucoup des congolais d'après l'indépendance ne voulaient plus travailler dans l'agriculture. Il fallait trouver un autre type de travail qui rapporte plus, ils ont développé ainsi une mentalité du jouisseur plutôt que du travailleur. Un jouisseur, est une personne qui recherche avant tout les jouissances matérielles de la vie. On attend que les autres travaillent pour en trouver les

dividendes. Malheureusement, les autorités qui sont venues après jusqu'à présent, n'ont fourni aucun effort pour faire changer cette tendance qui tend à se pérenniser.

2.7. *La corruption*

La corruption c'est l'action de détourner quelqu'un de son devoir, pour l'engager à faire quelque chose contre l'honneur, moyennant des espèces sonnantes ou des biens en nature. La corruption est en effet un grand handicap au développement dans la plupart des pays africains en général et en République démocratique du Congo en particulier. La plupart des institutions de collecte des recettes publiques et le système judiciaire sont corrompus de telle sorte qu'il est difficile de mener à bien un projet développement sans qu'il n'y ait détournement de fonds. La corruption en RDC prend plusieurs formes (en nature, en espèces, retro commissions, etc.) et appelés de diverses manières dans nos langues (Madesu ya bana, Kaniaka, suivi, mayi, etc.) touche malheureusement presque tous les secteurs de la vie. La création, le 28 mars 2020, par ordonnance présidentielle de l'Agence de prévention et de lutte contre la corruption (APLC) n'a pas changé grand-chose jusqu'à présent. A cause de la corruption, la maximisation des recettes de l'Etat est un véritable casse-tête pour n'importe quel gouvernement. Cette situation va malheureusement continuer à maintenir les congolais dans la pauvreté. Le rapport mondial sur le développement humain 2020 du PNUD situe l'indice de développement humain de la RDC à 0,480. Ce qui classe le pays au 175^{ème} rang mondial sur 189 et est classé au 184^{ème} rang sur 190 pays dans le rapport « Doing Business » de la Banque mondiale depuis 2019. La pauvreté est persistante dans la mesure où 71,1% de la population vit avec moins de 1,9\$ US par jour.

Ce qui est encore plus dangereux ici est que la corruption affecte maintenant le système éducatif. Lorsque les enfants qui sont appelés à devenir responsables dans le futur s'adonnent dès le bas-âge à des pratiques de corruption, l'avenir du pays est donc en danger. C'est maintenant qu'il faut changer cette mentalité qui tend à être banalisée.

2.8. *La culture de non-respect des biens publics*

La culture du respect des biens publics est très importante si l'on veut protéger le patrimoine de l'état. Il faut entendre par biens publics, l'ensemble des biens, et droits des collectivités et des établissements publics qui sont soit mis à la disposition directe de l'utilisateur, soit affecté à un service public et couvrent dans ce cas : les biens, les fonds publics, les édifices, les constructions et les ouvrages destinés à l'usage public et aux services publics, les droits mobiliers et

immobiliers, les services et servitudes y afférentes, les dépendances affectées à l'usage du public, les eaux, les ressources naturelles, les meubles et immeubles de l'Etat, etc.

De façon générale, les congolais ne respectent pas les biens publics et par conséquent ne les protègent pas non plus. Pour une raison donnée, facilement on peut saccager les biens publics, meubles, automobiles, édifices, etc. combien de fois n'a-t-on pas vu les étudiants bruler des bus qui servent pourtant à leur transport et le lendemain, on les voit chercher d'autres moyens de transport pour aller aux cours ou même briser les vitres de leurs auditoires. Chaque fois qu'il y a une marche de protestation, les manifestants s'en prennent aux biens publics. Ces comportements sont observés même auprès des autorités elles-mêmes. Par exemple, on voit des autorités, une fois logée dans des maisons de l'état, ils ne pensent pas à renouveler même la couche peinture parce que disent-elles, ce sont des maisons qui ne leur appartiennent pas. Il suffit d'avoir une certaine autorité, on vole et détourne les biens publics. « Qui travaille à l'hôtel, mange à l'hôtel » dit-on.

Conclusion

Si la RDC veut se développer, elle doit se dépouiller de toutes ces antivaleurs, sinon le développement restera un simple slogan. Le changement des mentalités doit être considéré comme un des préalables pour réussir tout programme de développement. La liste des mentalités relevées dans cette étude n'est pas exhaustive, elle peut être allongée selon les disciplines. Certes il y a des programmes qui ne réussissent pas à cause des problèmes structurels que nous n'avons pas abordés expressément parce que nous nous sommes intéressés seulement à un aspect du facteur humain qui est la mentalité.

Références bibliographiques

- Bergson H., (1932). *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Armand Colin
- Elmoussaoui, H. (2006). Locus of control, responsabilité individuelle et développement, in <http://www.de.liberty.li/id=963>
- Katika Mandala, A. (2017). *Lieu de contrôle et attributions causales de l'échec et de la réussite chez les étudiants de l'université de Kinshasa*, Mémoire de D.E.S en psychologie, non publié, Unikin, /F.P.S.E
- Larousse (2012), *Larousse, Dictionnaire de poche*, Paris, Editions Larousse 2011.
- Rotter, J.B., (1954). *Social learning and clinical psychology*, New Jersey, Prentice-Hall